

et les œuvres dans le blâme qu'adresse l'Église à ceux qui suppriment l'une ou l'autre; les judaisants et les gnostiques, dans les assauts qui leur sont livrés au nom de l'Église, marchent du même pas dans les écrits de ces docteurs chrétiens¹.

En résumé, voilà une masse de monuments chrétiens; disons mieux, voilà la totalité des monuments authentiques du christianisme aux deux premiers siècles, qui ne sont pas plus pauliniens que pétriniens; et, pour me servir du mot de l'Apôtre, qui ne sont ni avec Apollon ni avec Paul, mais avec Dieu. Ce milieu, dont on conteste l'existence, entre les disciples exclusifs de saint Pierre et les disciples exclusifs de saint Paul, se trouve occupé non-seulement par la majorité, mais par la totalité des docteurs chrétiens qui nous sont restés. Il n'y a trace de paulinisme ni de pétrinisme que dans la science, ou plutôt dans l'imagination allemande.

En résumé donc, passant à travers toutes les hérésies opposées et toutes les influences contradictoires, il y avait une grande école chrétienne, une grande société religieuse qui ralliait à elle la masse des chrétiens, et entre autres tous les écrivains chrétiens dans les œuvres qui nous sont demeurées. Elle n'était, elle, ni paulinienne ni pétrinienne, ni ébionite ni gnostique; elle laissait aux sectes diverses leur nom personnel ou national; elle se nommait tout simplement universelle, et tout simplement chrétienne. C'était elle seule qui ne craignait pas de s'appeler la grande réunion, le corps des fidèles, la chrétienté. C'était elle, et elle seule qui comptait dans tous les grands sièges apostoliques, la succession de ses évêques; à Jérusalem, à Antio-

¹ Voy. comment ils s'expliquent sur les reproches adressés par saint Paul à saint Pierre. Tertull., *Præscr.*, 23. Irénée.

che, à Rome, depuis saint Pierre; à Corinthe et dans toute la Grèce, depuis saint Paul; à Éphèse et dans toute l'Asie, depuis saint Jean; à Alexandrie et dans toute l'Égypte, depuis saint Marc¹; toutes ces descendances épiscopales lui appartenaient exclusivement. C'était elle, et elle seule qui tranchait les questions nécessaires, et qui sur les autres autorisait la liberté par son silence. C'est cette hiérarchie qui déjà, par des arrêts solennels, avait condamné au concile de Pergame (152) la secte de Colorbaze; qui allait condamner, au concile d'Hiérapolis (173), la secte de Montan. Du haut de la chaire de Rome, elle avait tranché en juge les débats de l'Église de Corinthe, par la bouche de ce pontife Clément, « qui avait connu les Apôtres, qui avait encore leur tradition devant ses yeux, et comme le son de leur voix dans ses oreilles². » Du haut de cette chaire, elle démasquait Valentin. Malgré leurs ruses et leurs rétractations mensongères, elle condamnait, ou, comme on disait, elle *séparait* Cerdon et Marcion. Les païens n'avaient garde de s'y tromper, et ce fut toujours à cette branche du christianisme que la persécution fit l'honneur de la choisir; sauf quelques Marcionites peut-être, le catalogue des martyrs lui appartint tout entier; les hérétiques se gardaient assez prudemment de ce genre d'héroïsme. Même les Carpocratens, dont les désordres purent servir de prétexte aux persécutions, ne furent jamais persécutés, tandis que les catholiques l'étaient toujours. Ainsi, ni les néophytes sincères, ni les bourreaux ne s'y trompaient; ils

¹ Tertull., *Præscr.*, 32; Irénée, III, 2, 5.

² Irénée, III, et toute l'épître 1^{re} de saint Clément : « Nous vous envoyons Claude, Éphèbe, Valérien, Viton et Fortunat, renvoyez-les-nous bientôt dans la paix et dans la joie, nous rapporter la nouvelle de votre accord. » 59.

savaient bien où trouver, ceux-là les vrais apôtres, ceux-c les vrais martyrs.

Cette société n'avait pas besoin de soutenir, comme bien des hérétiques, que les Apôtres n'avaient pas tout su ou n'avaient pas tout dit¹. Les Apôtres, selon elle, avaient tout dit et elle savait tout; elle gardait leur tradition entière et sans mélange, sans rien de plus, sans rien de moins. Cette foi pouvait être vérifiée chaque jour, la foi de chaque fidèle par celle de son évêque et de son Église, celle de son Église par celle des autres Églises, la foi de chaque pays par celle des autres contrées, la foi de chaque temps par celle des temps antérieurs, la foi de tous par celle de l'Église une, apostolique, universelle, dont la tête est à Rome et dont les membres sont partout. Par cette règle de foi l'Église avait l'unité, et par l'unité, elle avait l'ordre, la paix, l'universalité. Elle avait l'ordre et la paix : « Voyez ces hérétiques, dit Tertullien, qui alors n'était pas encore hérétique, quelle vie futile, terrestre, humaine, sans gravité, sans autorité, sans discipline, semblable à leur foi! Qui chez eux est catéchumène? qui est fidèle? on ne le sait pas. Tous pénètrent dans l'assemblée, écoutent les exhortations, prient pêle-mêle. Des païens viendraient qu'on ne craindrait pas de jeter le Saint aux chiens et la perle aux pourceaux. Le renversement de la discipline, ils l'appellent simplicité; le soin de la discipline, charlatanisme. Leur paix, ils la donnent à tous; que les doctrines soient différentes, peu leur importe, pourvu que tous s'unissent ensemble pour combattre la vérité... L'orgueil est chez tous, chez tous la prétention de la science. Leurs catéchumènes n'ont pas commencé de s'instruire que déjà

¹ Tertull., *Præscr.*, 22.

ils sont parfaits. Chez leurs femmes, quelle hardiesse! Elles enseignent, disputent, exorcisent, promettent des guérisons, peut-être même baptisent. Leurs ordinations se font au hasard, légèrement, et ne durent guère. Ils ordonnent des néophytes, des hommes encore attachés au siècle, des apostats qui nous ont à peine quittés; et cela, parce qu'ils veulent les tenir par les liens de l'ambition au lieu des liens de la vérité. On avance rapidement dans cette armée; car c'est déjà un grand mérite que d'en faire partie. Aujourd'hui tel sera leur évêque, demain tel autre; de celui-là on fait un diacre qui demain sera lecteur; celui-là devient prêtre qui demain sera laïque¹. »

Et de plus, l'Église avait l'universalité. Les hérésies étaient forcément exclusives. Elles furent presque toujours nationales, comme celle d'Ebion que gouvernaient les préjugés ou les regrets du peuple juif, comme celle de Valentin que dominait la théogonie égyptienne, comme celle de Marcion qu'avait marquée de son sceau le dualisme asiatique. Parfois elles furent philosophiques, penchant celle-ci vers le pythagoréisme, celle-là vers le platonisme ou le stoïcisme. Parfois elles furent politiques, en ce sens que, selon le génie de leur fondateur ou de leurs adhérents, elles appelèrent ou elles repoussèrent certains hommes, certaines conditions, certaines classes. Mais, au contraire, au sein de la grande société chrétienne, plusieurs millions d'hommes, divers de race, d'idiomes, de mœurs, de climats, de conditions², s'unissaient dans la plus parfaite indépendance de toutes les influences locales, nationales,

¹ Tertull., *Præscr.*, 41.

² Non gentes nationesque distinguimus; Deo una domus est, mundus hic totus. Minut. Felix, 27.

sociales, philosophiques, politiques. Dès le lendemain de sa naissance, dès le jour où le christianisme fut prêché à Jérusalem dans toutes les langues et à des hommes de toutes les classes, cette religion de quelques milliers d'hommes était en principe une religion universelle.

C'était même une des choses qui frappaient le plus le monde païen et un des caractères que les apologistes relèvent le plus. « Les pauvres sont évangélisés, » avait dit le Sauveur comme un des grands signes de sa mission, et en effet les pauvres, les exclus, les proscrits de tout genre, pauvres de la fortune, pauvres de la science, pauvres de la cité, pauvres de la famille, pauvres même de la vertu et de l'honneur, pourvu qu'ils cherchassent à regagner ce qu'ils avaient perdu, étaient initiés, comme les riches et comme les privilégiés, au bienfait de la Bonne Nouvelle. Les cités mondaines excluaient plus ou moins sévèrement les esclaves, les affranchis, les étrangers, les nouveaux venus, les prolétaires, les femmes; ç'avait été même une des préoccupations des législateurs hellènes de tenir fermées les portes de leurs républiques; ils ne voulaient pas qu'une immigration du dehors, ou même au dedans une propagation trop nombreuse de la race, disséminât sur un trop grand nombre de têtes les privilèges de la cité. Mais la cité chrétienne, elle, ne connaissait ni métèque, ni étranger, ni colon, ni barbare, ni esclave; la cité chrétienne était le royaume de Dieu, « où il n'y a ni Grec, ni Juif, ni barbare, ni libre, ni esclave, ni homme, ni femme : » cité assez large pour contenir son peuple, si nombreux qu'il pût être, et dont les privilèges, infinis de leur nature, ne pouvaient diminuer de prix en se partageant. L'école des philosophes ne s'adressait guère qu'à un petit nombre de

lettrés. Malgré l'exemple d'Épictète, elle faisait peu de cas des esclaves; malgré celui de Théano, peu de cas des femmes; pour les barbares, elle ne savait point leur langue¹; pour les artisans, elle ne prenait pas la peine de leur parler; pour les enfants, elle laissait leurs nourrices leur chanter d'insipides nénies. Au contraire, l'école chrétienne était ouverte à tous; elle parlait toutes les langues, et elle écrivait dans tous les styles. Si elle savait écrire et philosopher pour les philosophes, elle savait aussi parler pour ceux qui ne lisent point, s'accommoder à la simplicité de l'artisan, relever l'humiliation de l'esclave, toucher le cœur de la femme, articuler l'idiome du barbare, sanctifier les bégayements de l'enfant. Ce que Socrate n'avait osé dire que tout bas, de simples ouvriers le répétaient tout haut; ce que Platon n'avait pas pu comprendre ou pas su expliquer, de pauvres jeunes filles, leurs fuseaux à la main, l'expliquaient dans la rustique simplicité de leur langage. « Ces choses avaient été cachées aux philosophes et aux superbes, elles étaient révélées aux ignorants et aux petits. » Le chrétien était donc citoyen de la seule et universelle république à laquelle de droit le monde appartenait; il était disciple de la seule école dont les portes fussent ouvertes à tous; il respirait dans la lumière de la doctrine de toutes la plus ouverte, dans la liberté de la cité de toutes la moins exclusive, en un mot, dans la plus compréhensive unité qui fut jamais². La société dans laquelle

¹ Apollonius dit même : « Il faut éviter les barbares et ne participer en rien avec eux. Par cela seul qu'ils sont barbares, il n'est pas juste de leur faire du bien. » *Lettre à Scopelianus*.

² Voy. Justin., *Apol.*, I, 4, 8, 12, 39, II, 10, 12, 15; *Cohortatio ad Græcos*, 4, 8. — Tertull., *Apol.*, 46. Unam omnium rempublicam agnoscimus, mundum. — Origène, *C. Cels.*, I, 18; III, 54, 75, VI, 1, 4, VII, 60. — Tatiens, 27.

il vivait était plus qu'une école, plus qu'une cité, plus qu'une nation, plus qu'un empire, plus même qu'une Église. C'était l'Église. Oui, certes, cet arbre sous lequel s'abritaient tant de races, tant de conditions, tant de fortunes diverses, n'était pas seulement une branche secondaire, ni même la branche principale du christianisme; c'en était le tronc, le tronc qui montait droit vers le ciel, tandis que certaines branches flétries se courbaient vers la terre. Il faut que ce tronc existe et soit vivant, sans quoi l'arbre ne vivrait pas; il faut que cette foi une et identique à elle-même existe, sans quoi le christianisme ne serait ni un, ni vrai, ni divin, ni vivant.

Tel était ce gouvernement un de l'Église et le principe vital de cet autre empire universel qui s'élevait en face de l'empire soi-disant universel de Rome. Quel était maintenant le mouvement de sa vie et de la vie morale de chacun de ses membres? Comment devenait-on chrétien et que faisait-on étant chrétien?

52, 53. — Athénagore, *Legat.*, 11. — Minutius Felix, 16. — Clem. Alex., *Protrept.*, 3, *Strom.*, IV, 8. — Lactance, *Div. Inst.*, III, 25. Vous semblez craindre, dit saint Justin aux philosophes, que, si le monde devient chrétien, tous ne soient vos égaux. *Apol.*, I, 12.

CHAPITRE II

LA RENAISSANCE

Je suppose quelque Grec ou quelque Romain, une de ces âmes inquiètes comme il y en avait beaucoup alors. Il a longtemps erré de côté et d'autre, entre des plaisirs qui ne le rassasiaient point et des anxiétés dont il ne pouvait se délivrer, se demandant ce que durerait sa vie, et ce qu'il serait après cette vie; s'il avait une âme et ce que deviendrait son âme. Il est allé aux écoles des philosophes, et il n'a trouvé là que des doctrines contradictoires, variables, démenties le lendemain par la bouche qui les avait préférées. Il est allé jusqu'à essayer de la vertu, et à tâcher de vivre comme s'il avait une âme, sans savoir s'il en avait une; mais comment soutenir l'effort persévérant, le sacrifice, le travail de la vertu, sur la foi d'une simple hypothèse? Il serait même allé aux hiérophantes de l'Égypte, pour leur demander d'évoquer un mort afin d'apprendre les secrets de l'autre vie, si on ne l'eût arrêté en lui

savaient bien où trouver, ceux-là les vrais apôtres, ceux-c les vrais martyrs.

Cette société n'avait pas besoin de soutenir, comme bien des hérétiques, que les Apôtres n'avaient pas tout su ou n'avaient pas tout dit¹. Les Apôtres, selon elle, avaient tout dit et elle savait tout; elle gardait leur tradition entière et sans mélange, sans rien de plus, sans rien de moins. Cette foi pouvait être vérifiée chaque jour, la foi de chaque fidèle par celle de son évêque et de son Église, celle de son Église par celle des autres Églises, la foi de chaque pays par celle des autres contrées, la foi de chaque temps par celle des temps antérieurs, la foi de tous par celle de l'Église une, apostolique, universelle, dont la tête est à Rome et dont les membres sont partout. Par cette règle de foi l'Église avait l'unité, et par l'unité, elle avait l'ordre, la paix, l'universalité. Elle avait l'ordre et la paix : « Voyez ces hérétiques, dit Tertullien, qui alors n'était pas encore hérétique, quelle vie futile, terrestre, humaine, sans gravité, sans autorité, sans discipline, semblable à leur foi! Qui chez eux est catéchumène? qui est fidèle? on ne le sait pas. Tous pénètrent dans l'assemblée, écoutent les exhortations, prient pêle-mêle. Des païens viendraient qu'on ne craindrait pas de jeter le Saint aux chiens et la perle aux pourceaux. Le renversement de la discipline, ils l'appellent simplicité; le soin de la discipline, charlatanisme. Leur paix, ils la donnent à tous; que les doctrines soient différentes, peu leur importe, pourvu que tous s'unissent ensemble pour combattre la vérité... L'orgueil est chez tous, chez tous la prétention de la science. Leurs catéchumènes n'ont pas commencé de s'instruire que déjà

¹ Tertull., *Præscr.*, 22.

ils sont parfaits. Chez leurs femmes, quelle hardiesse! Elles enseignent, disputent, exorcisent, promettent des guérisons, peut-être même baptisent. Leurs ordinations se font au hasard, légèrement, et ne durent guère. Ils ordonnent des néophytes, des hommes encore attachés au siècle, des apostats qui nous ont à peine quittés; et cela, parce qu'ils veulent les tenir par les liens de l'ambition au lieu des liens de la vérité. On avance rapidement dans cette armée; car c'est déjà un grand mérite que d'en faire partie. Aujourd'hui tel sera leur évêque, demain tel autre; de celui-là on fait un diacre qui demain sera lecteur; celui-là devient prêtre qui demain sera laïque¹. »

Et de plus, l'Église avait l'universalité. Les hérésies étaient forcément exclusives. Elles furent presque toujours nationales, comme celle d'Ebion que gouvernaient les préjugés ou les regrets du peuple juif, comme celle de Valentin que dominait la théogonie égyptienne, comme celle de Marcion qu'avait marquée de son sceau le dualisme asiatique. Parfois elles furent philosophiques, penchant celle-ci vers le pythagoréisme, celle-là vers le platonisme ou le stoïcisme. Parfois elles furent politiques, en ce sens que, selon le génie de leur fondateur ou de leurs adhérents, elles appelèrent ou elles repoussèrent certains hommes, certaines conditions, certaines classes. Mais, au contraire, au sein de la grande société chrétienne, plusieurs millions d'hommes, divers de race, d'idiomes, de mœurs, de climats, de conditions², s'unissaient dans la plus parfaite indépendance de toutes les influences locales, nationales,

¹ Tertull., *Præscr.*, 41.

² Non gentes nationesque distinguimus; Deo una domus est, mundus hic totus. Minut. Felix, 27.

sociales, philosophiques, politiques. Dès le lendemain de sa naissance, dès le jour où le christianisme fut prêché à Jérusalem dans toutes les langues et à des hommes de toutes les classes, cette religion de quelques milliers d'hommes était en principe une religion universelle.

C'était même une des choses qui frappaient le plus le monde païen et un des caractères que les apologistes relèvent le plus. « Les pauvres sont évangélisés, » avait dit le Sauveur comme un des grands signes de sa mission, et en effet les pauvres, les exclus, les proscrits de tout genre, pauvres de la fortune, pauvres de la science, pauvres de la cité, pauvres de la famille, pauvres même de la vertu et de l'honneur, pourvu qu'ils cherchassent à regagner ce qu'ils avaient perdu, étaient initiés, comme les riches et comme les privilégiés, au bienfait de la Bonne Nouvelle. Les cités mondaines excluèrent plus ou moins sévèrement les esclaves, les affranchis, les étrangers, les nouveaux venus, les prolétaires, les femmes; ç'avait été même une des préoccupations des législateurs hellènes de tenir fermées les portes de leurs républiques; ils ne voulaient pas qu'une immigration du dehors, ou même au dedans une propagation trop nombreuse de la race, disséminât sur un trop grand nombre de têtes les privilèges de la cité. Mais la cité chrétienne, elle, ne connaissait ni métèque, ni étranger, ni colon, ni barbare, ni esclave; la cité chrétienne était le royaume de Dieu, « où il n'y a ni Grec, ni Juif, ni barbare, ni libre, ni esclave, ni homme, ni femme : » cité assez large pour contenir son peuple, si nombreux qu'il pût être, et dont les privilèges, infinis de leur nature, ne pouvaient diminuer de prix en se partageant. L'école des philosophes ne s'adressait guère qu'à un petit nombre de

lettrés. Malgré l'exemple d'Épictète, elle faisait peu de cas des esclaves; malgré celui de Théano, peu de cas des femmes; pour les barbares, elle ne savait point leur langue¹; pour les artisans, elle ne prenait pas la peine de leur parler; pour les enfants, elle laissait leurs nourrices leur chanter d'insipides nénies. Au contraire, l'école chrétienne était ouverte à tous; elle parlait toutes les langues, et elle écrivait dans tous les styles. Si elle savait écrire et philosopher pour les philosophes, elle savait aussi parler pour ceux qui ne lisent point, s'accommoder à la simplicité de l'artisan, relever l'humiliation de l'esclave, toucher le cœur de la femme, articuler l'idiome du barbare, sanctifier les bégayements de l'enfant. Ce que Socrate n'avait osé dire que tout bas, de simples ouvriers le répétaient tout haut; ce que Platon n'avait pas pu comprendre ou pas su expliquer, de pauvres jeunes filles, leurs fuseaux à la main, l'expliquaient dans la rustique simplicité de leur langage. « Ces choses avaient été cachées aux philosophes et aux superbes, elles étaient révélées aux ignorants et aux petits. » Le chrétien était donc citoyen de la seule et universelle république à laquelle de droit le monde appartenait; il était disciple de la seule école dont les portes fussent ouvertes à tous; il respirait dans la lumière de la doctrine de toutes la plus ouverte, dans la liberté de la cité de toutes la moins exclusive, en un mot, dans la plus compréhensive unité qui fut jamais². La société dans laquelle

¹ Apollonius dit même : « Il faut éviter les barbares et ne participer en rien avec eux. Par cela seul qu'ils sont barbares, il n'est pas juste de leur faire du bien. » *Lettre à Scopelianus*.

² Voy. Justin., *Apol.*, I, 4, 8, 12, 39, II, 10, 12, 15; *Cohortatio ad Græcos*, 4, 8. — Tertull., *Apol.*, 46. Unam omnium rempublicam agnoscimus, mundum. — Origène, *C. Cels.*, I, 18; III, 54, 75, VI, 1, 4, VII, 60. — Tatién, 27,

il vivait était plus qu'une école, plus qu'une cité, plus qu'une nation, plus qu'un empire, plus même qu'une Église. C'était l'Église. Oui, certes, cet arbre sous lequel s'abritaient tant de races, tant de conditions, tant de fortunes diverses, n'était pas seulement une branche secondaire, ni même la branche principale du christianisme; c'en était le tronc, le tronc qui montait droit vers le ciel, tandis que certaines branches flétries se courbaient vers la terre. Il faut que ce tronc existe et soit vivant, sans quoi l'arbre ne vivrait pas; il faut que cette foi une et identique à elle-même existe, sans quoi le christianisme ne serait ni un, ni vrai, ni divin, ni vivant.

Tel était ce gouvernement un de l'Église et le principe vital de cet autre empire universel qui s'élevait en face de l'empire soi-disant universel de Rome. Quel était maintenant le mouvement de sa vie et de la vie morale de chacun de ses membres? Comment devenait-on chrétien et que faisait-on étant chrétien?

52, 53. — Athénagore, *Legat.*, 11. — Minutius Felix, 16. — Clem. Alex., *Protrept.*, 3, *Strom.*, IV, 8. — Lactance, *Div. Inst.*, III, 25. Vous semblez craindre, dit saint Justin aux philosophes, que, si le monde devient chrétien, tous ne soient vos égaux. *Apol.*, I, 12.

CHAPITRE II

LA RENAISSANCE

Je suppose quelque Grec ou quelque Romain, une de ces âmes inquiètes comme il y en avait beaucoup alors. Il a longtemps erré de côté et d'autre, entre des plaisirs qui ne le rassasiaient point et des anxiétés dont il ne pouvait se délivrer, se demandant ce que durerait sa vie, et ce qu'il serait après cette vie; s'il avait une âme et ce que deviendrait son âme. Il est allé aux écoles des philosophes, et il n'a trouvé là que des doctrines contradictoires, variables, démenties le lendemain par la bouche qui les avait préférées. Il est allé jusqu'à essayer de la vertu, et à tâcher de vivre comme s'il avait une âme, sans savoir s'il en avait une; mais comment soutenir l'effort persévérant, le sacrifice, le travail de la vertu, sur la foi d'une simple hypothèse? Il serait même allé aux hiérophantes de l'Égypte, pour leur demander d'évoquer un mort afin d'apprendre les secrets de l'autre vie, si on ne l'eût arrêté en lui